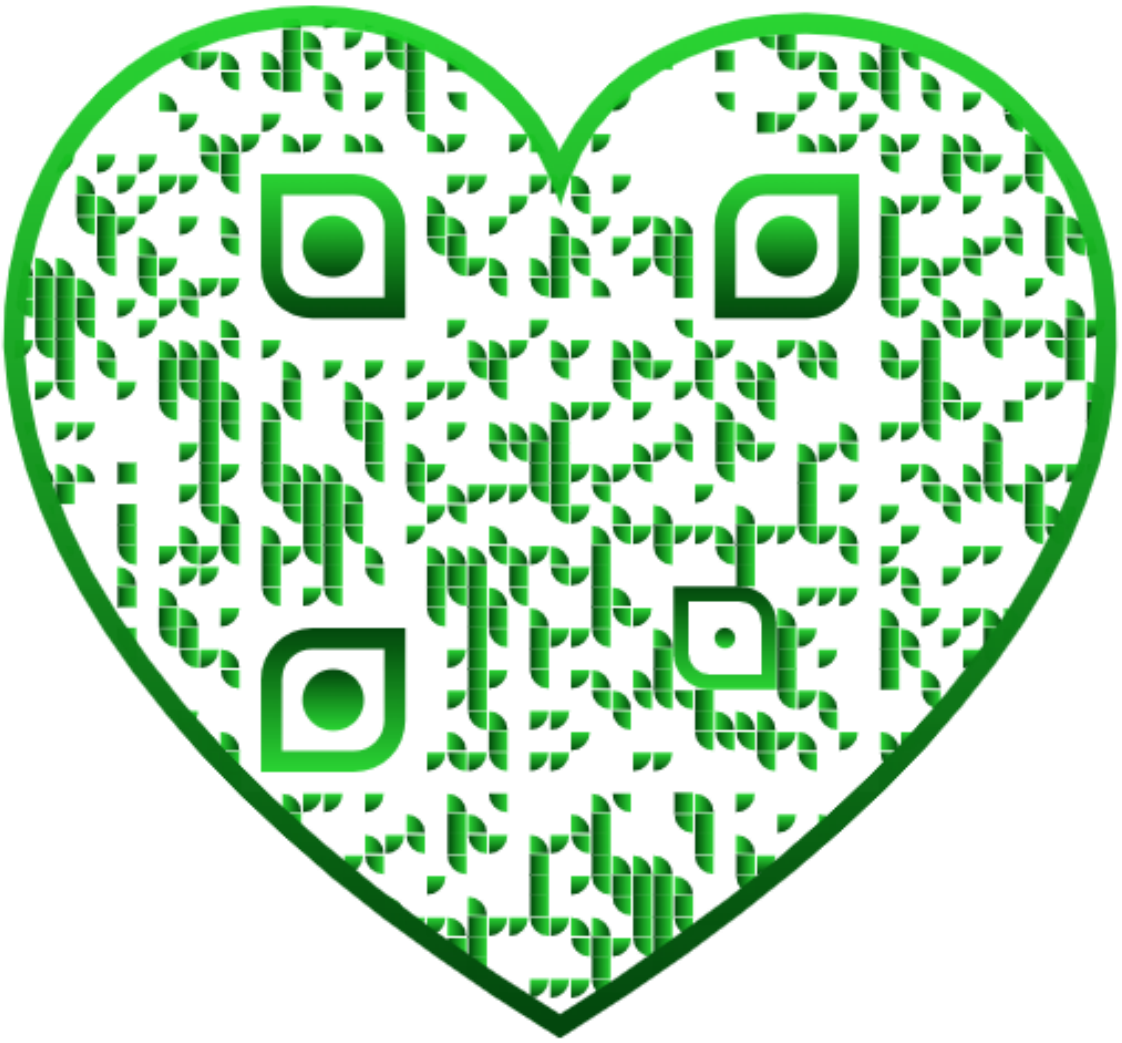
# moi
# les hommes,
# je les déteste

pauline
harmange

monstrograph



# MŒ LES HOMMES, JE LES DÉTESTE

PAULINE HARMANGE

Monstrograph

Collection Bootleg

« *The trouble was,*
*I hated the idea of serving men*
*in any way.* »

Sylvia Plath, *The Bell Jar*

Un jour, j'ai écrit sur mon blog que la paresse des hommes, leur réticence à s'intéresser à la cause des femmes, me fatiguait. *Illico presto*, un cordial anonyme m'a laissé ce commentaire : « Il faudrait peut-être vous demander pourquoi les hommes ne veulent pas en parler. Quelques pistes *: l'attitude agressive, pour ne pas dire haineuse, des féministes, contre tout homme qui ne dit pas* : *"J'ai honte d'être un homme ! À mort les hommes !" Le jour où vous verrez les relations hommes-femmes comme ce qu'elles sont […], alors on vous écoutera. D'ici là, vous serez vues comme des frustrées à moustache, et vous ferez du tort à votre cause.* »

À mots pas si voilés, ce monsieur me reprochait ma misandrie. Je ne suis pas la seule à qui on reproche régulièrement de détester les hommes : nombreuses sont les féministes et les lesbiennes à avoir été accusées d'un tel affront. Remettre en cause le pouvoir des hommes et

ne pas ressentir d'attirance pour eux, ça ne peut être que de la haine, n'est-ce pas ?

L'accusation de misandrie est un mécanisme de silenciation : une façon de faire taire la colère, parfois violente mais toujours légitime, des opprimé·es envers leurs oppresseurs. S'offusquer de la misandrie, en faire une forme de sexisme comme une autre et tout aussi condamnable (comme si le sexisme était condamné…), c'est balayer sous le tapis avec malveillance les mécanismes qui font de l'oppression sexiste un phénomène systémique, appuyé par l'histoire, la culture et les autorités. C'est prétendre qu'une femme qui déteste les hommes est aussi dangereuse qu'un homme qui déteste les femmes – et prétendre qu'elle n'a aucune raison de ressentir ce qu'elle ressent, que ce soit de l'hostilité, de la méfiance, ou du mépris.

C'est vrai, ça, quand un homme a-t-il jamais fait de mal à une femme, dans toute l'histoire de l'humanité ? Plus généralement, quand *les hommes* ont-ils jamais fait de mal *aux femmes* ?

Dans les mouvements féministes, on a donc coutume de dire que la misandrie n'existe pas. D'abord parce que c'est vrai : ce n'est pas un

système organisé à tous les étages pour rabaisser et contraindre les hommes. Mais aussi parce que, si on se laisse aller parfois à mettre tous ces messieurs dans le même panier, c'est pour rigoler, c'est ironique, vous voyez. En vrai on est gentilles, hein.

Et si la misandrie était nécessaire, voire salutaire ? Je comprends pourquoi on la rejette. Ça fait peur d'être montrée du doigt, considérée comme une affreuse extrémiste qui déteste les hommes. Après tout, des milliers de femmes ont été mises au bûcher pour moins que ça.

Allez, je me lance, je vous avoue : moi les hommes, je les déteste. Tous, vraiment ? Oui, tous. Par défaut, je les tiens très bas dans mon estime. C'est rigolo, parce que je n'ai apparemment aucune légitimité à détester les hommes. J'ai quand même choisi d'en épouser un, et à ce jour, je suis bien obligée d'admettre que je l'aime beaucoup*.

---

* Ce choix n'est quand même pas dénué de tout contexte. En tant que femme bisexuelle, qui peut dire quelle serait ma vie aujourd'hui, si je n'avais pas été confrontée très tôt à l'homophobie de la société et de mon entourage ?

Ça ne m'empêche pas de me demander pourquoi les hommes sont ce qu'ils sont. Des êtres violents, égoïstes, paresseux et lâches. Et pourquoi on serait obligées, en tant que femmes, d'accepter avec grâce ces défauts – que dis-je, ces tares –, alors même que les hommes nous frappent, nous violent et nous tuent. *Boys will be boys*. Les filles, elles, deviendront des femmes et apprendront à faire avec, parce qu'il n'y a pas d'échappatoire à la vision étriquée de nos destins dans la boule de cristal du patriarcat. Allez, on est bien capables de supporter leurs petits travers… de toute manière, on n'a pas le choix. Quel genre de femmes sommes-nous, si nous nous soustrayons au regard des hommes ? Au choix : des mal-baisées, des lesbiennes, ou bien des hystériques.

Outre le fait qu'elle décrédibilise la cause des femmes, il paraît que la misandrie est très difficile à vivre pour les hommes : une violence insoutenable qui, à ce jour, totalise l'intolérable forfait d'exactement zéro mort et zéro blessé. Il paraît qu'avec toutes ces conneries féministes, #MeToo et tout ça, il est difficile d'être un homme de nos jours. Ils

ne savent plus comment draguer, comment prendre l'ascenseur avec leurs collègues, comment faire des blagues… Qu'ont-ils encore le droit de dire et de faire ?

Tant d'angoisses existentielles pour lesquelles je n'arrive pas à ressentir beaucoup d'empathie. Tout le temps qu'ils passent à pleurnicher sur leur sort de pauvres mecs persécutés, ils esquivent habilement leur devoir : celui d'être un peu moins des purs produits du patriarcat.

Étrangement, les hommes ne sont pas nombreux à se demander pourquoi les féministes les détestent autant – ils constateraient bien vite que les chiffres sont accablants. Non, ils sont trop occupés à nous expliquer que *eux* ne sont pas comme ça, que ce n'est pas très bien de faire des généralités. Et, surtout, qu'en se les mettant à dos avec nos *men are trash*, on ne risque pas de les voir nous rejoindre et nous *aider* dans notre lutte. Comme si on ne pouvait pas mener notre lutte sans eux, comme si ce n'était pas ce qu'on faisait depuis des années – et comme si, quand ils s'invitaient dans nos rangs ou partageaient nos combats, ils ne prenaient pas toute la place en parlant

plus fort que nous (et parfois même en nous violentant au passage).

Je vois dans la misandrie une porte de sortie. Une manière d'exister en dehors du passage clouté, une manière de dire *non* à chaque respiration. Détester les hommes, en tant que groupe social et souvent en tant qu'individus aussi, m'apporte beaucoup de joie – et pas seulement parce que je suis une vieille sorcière folle à chats.

Si on devenait toutes misandres, on pourrait former une grande et belle sarabande. On se rendrait compte (et ce serait peut-être un peu douloureux au début) qu'on n'a vraiment pas besoin des hommes. On pourrait, je crois, libérer un pouvoir insoupçonné : celui, en planant très loin au-dessus du regard des hommes et des exigences masculines, de nous révéler à nous-mêmes.

*Misandrie, nom féminin*

Il serait peut-être utile de définir le concept de misandrie comme je l'entendrai tout au long de ce texte. Je parlerai donc de misandrie comme d'un sentiment négatif à l'égard de la gent masculine dans son ensemble. Le sentiment négatif en question peut être représenté sous la forme d'un spectre allant de la simple méfiance à l'hostilité, qui se manifeste la plupart du temps par une impatience envers les hommes et un rejet de leur présence dans les cercles féminins. Et quand je dis « à l'égard de la gent masculine », j'englobe dans ce terme tous les hommes cisgenres qui ont été socialisés comme tels, et qui jouissent de leurs privilèges masculins sans les remettre en question – ou trop peu (oui, la misandrie est un concept exigeant et élitiste).

Finalement, la misandrie est un principe de précaution. Après avoir passé tant de temps à être au mieux déçues et au pire brutalisées par les hommes – d'autant plus après avoir absorbé la théorie féministe qui articule le patriarcat et le sexisme –, il est tout naturel de développer une carapace et de ne plus donner notre confiance à n'importe quel type qui passe par là et qui nous assure que si si, *lui* il est gentil*. Il suffit pourtant que le type en question fasse ses preuves et montre sa bonne volonté pour que nos sentiments les plus hostiles se calment. Mais il restera pour toujours en période d'essai : ce n'est pas contre lui personnellement, c'est juste qu'il est difficile de renoncer à des privilèges, et encore plus de militer activement pour que tous nos semblables en soient privés. Un coup de mou et hop ! on serait bien tenté de draguer grossièrement une meuf en boîte alors qu'elle a

* Petite observation dénuée de fondement scientifique : la plupart du temps, quand un homme s'acharne à garantir qu'il est gentil, il suffit de gratter deux secondes pour que le vernis s'écaille. C'est un peu comme avec le sexe – sauf que cette fois c'est vrai : c'est ceux qui en parlent le plus qui en font le moins.

déjà exprimé son désintérêt plusieurs fois. Une mauvaise journée et pof ! on se retrouve à nouveau à couper la parole à tout bout de champ et à *mansplainer* sans vergogne. Si on continue à surveiller même les mecs qu'on trouve corrects, c'est parce que tout le monde dérape, et les mecs blancs cis hétérosexuels, riches et valides sont encore plus susceptibles de le faire que les autres. La somme de leurs privilèges est si lourde qu'elle les pousse à l'immobilisme. On attend des hommes qu'ils soient exemplaires, parce que quand nous, femmes, parlons, personne ne nous écoute. On ne les laissera pas faire les choses à moitié.

Le moins que puisse faire un homme face à des femmes au discours misandre, c'est de se taire et d'écouter. Il apprendrait plein de choses et il en ressortirait grandi. Il peut éventuellement être d'accord, mais attention à ne pas verser dans le travers inverse : celui de battre sa coulpe avec force gémissements, car aucune femme, et encore moins une femme misandre, n'a envie d'entendre un homme pleurer sur son propre sort d'homme privilégié, et jouer les martyrs. Je n'ai encore jamais rencontré d'homme se revendiquant

lui-même misandre, mais je crois que ça me ferait le même effet qu'entendre un homme se proclamer féministe. Les militantes féministes ont d'instinct un mouvement de rejet et un regard suspicieux à l'égard de ceux-ci. Nous sommes nombreuses à penser que les hommes ne peuvent pas être féministes, qu'ils n'ont pas à s'approprier un terme forgé par des opprimées. Parce qu'il est incroyablement courant que les hommes qui se disent féministes et le trompettent n'aient pas « déconstruit » leurs privilèges autant qu'ils veulent le laisser croire, et qu'ils en profitent allègrement pour piétiner les femmes qui les entourent ou abuser d'elles. C'est aussi parce qu'il n'y a pas grand-chose de plus fatigant que de voir un homme récolter des lauriers disproportionnés en retour de ses minuscules efforts, tandis que les femmes sont encore soumises à d'impossibles standards qui les rendent toujours perdantes. On ne peut plus se permettre d'encenser les hommes pour des choses aussi tristement banales que partir plus tôt du boulot pour aller chercher son enfant à l'école. Il ne faut pas oublier que, dans les mêmes situations sociales, les

femmes sont pointées du doigt et critiquées, quels que soient leurs choix.

Attention, je ne dis pas que les hommes ne doivent pas s'intéresser au féminisme, comprendre la lutte et être en accord avec ses valeurs. Au contraire, je leur reproche justement de ne pas s'y intéresser assez, ou alors pour les mauvaises raisons (pour pécho des féministes, par exemple) (ne faites pas ça chez vous). Il y a un monde entre « comprendre une oppression, ses mécanismes et reconnaître sa place dans ce système » et « se l'approprier pour prendre le devant de la scène et tout rapporter à soi encore une fois ». On demande aux hommes d'utiliser leur pouvoir, leurs privilèges, à bon escient : en poliçant les autres membres masculins de leur entourage, par exemple, pas en expliquant aux femmes comment mener leur combat. On demande aux hommes de rester à leur place. Non, en fait, on exige d'eux qu'ils apprennent à en prendre moins. Ils n'ont pas le premier rôle et il va falloir s'y faire.

Si je fais fréquemment le parallèle entre misandrie et féminisme, c'est parce qu'il m'a fallu plusieurs années de féminisme pour

voir se développer en moi cette hostilité envers les hommes, pour l'assumer et ne plus faire semblant, même devant les hommes de mon entourage. C'est la pratique régulière du féminisme qui permet, je crois, de développer l'assurance et la confiance en soi nécessaires pour en arriver là. On gagne en hardiesse parce que les chiffres des violences faites aux femmes* sont décortiqués et analysés par un prisme sociologique. On réalise que ce qu'on ressent, face à nos relations qui sont si souvent reléguées au rang de l'intime et du personnel, a une dimension politique, a un caractère systémique, et que ce n'est pas juste nous qui délirons dans notre tête parce que les femmes adorent provoquer des drames.

On prend alors conscience qu'on n'est pas seules, ni à avoir été sifflées dans la rue, ni à avoir été agressées par un mec qu'on pensait être de notre côté, ni à « faire tourner la maison », et que nos ras-le-bol ne sont pas dus à

* Qu'on parle de violences physiques (agressions, viols…) et de violences symboliques comme, par exemple, l'idée communément acceptée que les femmes n'ont pas l'état d'esprit et les compétences nécessaires pour faire de bonnes dirigeantes.

des épaules trop frêles ou à des caractères belliqueux, mais à une injustice profonde dont nous sommes *toutes* les victimes.

Chez plusieurs de mes amies et connaissances, j'ai noté un schéma similaire dans leur rapport au féminisme et à la misandrie. Au départ peu politisées, féministes « à la française » (c'est-à-dire très partantes pour reconnaître les problèmes d'égalité femmes-hommes dans les autres pays du monde, mais plutôt enclines à trouver qu'ici en France ça va, on n'a pas trop à se plaindre), elles continuent de creuser, de se renseigner, jusqu'à être franchement indignées par tout ce qui se passe, ailleurs comme ici, et à ressentir la colère au plus profond d'elles-mêmes. Au fil de leur enquête, elles ne peuvent pas passer à côté de l'évidence – le fait que les hommes et leur virilisme sont un problème, pour l'ensemble de la société certes, mais pour les femmes en particulier. Alors elles deviennent misandres. Parce qu'il n'y a pas beaucoup d'autres solutions, et parce qu'en ayant ouvert les yeux sur la profonde médiocrité de la majorité des hommes, il n'y a plus vraiment de raison de les apprécier par défaut.

*Maquée avec un mec*

Un jour, lors d'une conversation avec des amies qui portait sur l'étrange habitude des hommes à se croire d'excellents amants sans pour autant s'enquérir de la satisfaction de leurs partenaires, j'ai laissé échapper le *men are trash* de trop. Une des participantes à ce débat m'a dit, en substance : « Bon, écoute, ça suffit tes conneries. C'est facile pour toi de dire ça, comme par hasard ton mec à toi il est parfait ? Arrête ton char. » Sur le coup, je n'ai pas trop su quoi répondre. Mon hypocrisie pointée du doigt.

Pourtant, je suis certaine que si demain j'étais à nouveau célibataire, il me serait très difficile d'entamer une nouvelle relation avec un homme. Je n'aurais jamais l'énergie de repartir de zéro avec un inconnu, et je serais bien moins tolérante aujourd'hui de

choses qui, avant, me semblaient naturelles, le sont encore pour beaucoup d'hommes (et de femmes), et que nous avons déconstruites ensemble, mon compagnon et moi.

À l'époque où j'ai rencontré celui qui allait devenir mon mari, je n'avais pas encore dix-sept ans et il ne me serait jamais venu à l'esprit de détester les hommes. Ils étaient tellement essentiels au regard que je portais sur ma propre personne. Seul leur avis avait de l'importance : on pouvait me répéter cent fois que j'étais jolie (ou intelligente, mais ça comptait un peu moins), aucun homme à part mon père ne me l'avait confirmé. Je n'y croyais donc pas une seconde. Étais-je assez mince, assez bien habillée, pouvais-je seulement espérer leur plaire un jour ? J'étais intimement persuadée que non, et que j'allais selon toute vraisemblance finir ma vie seule, sans avoir jamais connu l'amour. La tête pleine à craquer du romantisme qu'on inculque aux petites filles, j'étais certes très dramatique, mais j'avais aussi l'impression que les mecs de mon âge, eux, s'affichaient comme des performateurs et des demandeurs de sexe (que je n'avais pas trop envie de donner, mais s'il

fallait en passer par là pour ne pas être jetée comme une chaussette trouée, bon), au détriment de l'amour. C'est ce contre quoi toutes les jeunes femmes sont mises en garde, ce qui est attendu de tous les jeunes hommes, à qui on refuse les sentiments.

J'ai eu de la chance, parce que j'ai rencontré quelqu'un qui ne m'a pas réclamé de sexe, et qui n'avait pas peur de reconnaître qu'il cherchait l'amour, lui aussi. Je ne m'aimais pas beaucoup, à dix-sept ans, et j'ai frôlé de près quelques personnages odieux (et pourtant tellement banals) qui m'ont fait du mal, parfois sans que je le réalise. Je n'étais certainement pas féministe. En fait, je n'avais pas encore formulé beaucoup d'opinions qui m'appartiennent totalement. Mon mec non plus : on s'est (dé)construit ensemble et nos visions du monde ont depuis continué à coïncider.

Ce n'est pas pour cracher dans la soupe, mais il faut être honnête : non, mon amoureux n'est pas *parfait*. Il ne me viole pas et ne me frappe pas, il fait la vaisselle, passe l'aspirateur et me traite avec le respect que je mérite. C'est ça, être parfait ? Ou bien est-ce

la moindre des choses ? Les standards sont-ils tellement bas que les hommes peuvent s'en tirer à si bon compte ?

Entendons-nous bien : je ne suis pas parfaite non plus, et personne ne l'est. Il me semble pourtant que les efforts entrepris par les femmes pour se rendre plus aimables aux yeux de leur conjoint sont rarement réciproques.

On va chez le psy, on lit des livres qui nous apprennent comment nous organiser, comment être zen, comment jouir, on partage nos états d'âme, on initie des dialogues, on fait du sport et des régimes, on fait des relookings, de la chirurgie esthétique, on se fait coacher, on change de job, on se plie en quatre. Les femmes sont dans un processus de mise à jour permanent.

Avec mon tapis de yoga, mon app de méditation, mes deux thérapies, mes bouquins de communication non violente et mon contrôle relatif de mes émotions parfois débordantes, j'ai l'impression d'être un cliché. Je me revois expliquer les principes de la communication non violente à mon conjoint en espérant que ça nous permettrait de mieux exprimer nos

désaccords sans sombrer *illico* dans des disputes orageuses. Il aurait pu, lui aussi, lire le livre que j'avais acheté. Voire – folie ! – il aurait pu prendre les devants en constatant que nos conflits ne se résolvaient pas de manière satisfaisante, et proposer lui-même une solution ! Mais ça ne s'est pas passé comme ça. J'ai pris la charge émotionnelle de la relation sur mes épaules. C'est ce que les femmes sont obligées de faire, vu qu'elles sont les seules dans une relation hétérosexuelle à avoir appris à le faire. Les mecs pourraient s'y mettre aussi, mais c'est comme apprendre une langue étrangère : beaucoup moins facile une fois adulte, et si, en face, quelqu'une fait tous les efforts pour parler la langue de l'autre, pourquoi s'emmerder ?

Aujourd'hui, bien que j'aime mon partenaire et que je n'envisage pas une seconde de m'en séparer, je continue à penser et à revendiquer mon hostilité envers les hommes. Et à le mettre dans ce panier. C'est possible, parce que la vie n'est pas simple, et que j'expérimente à la fois le particulier et le général.

D'un côté, je suis témoin chaque jour de l'humanité de *cet* homme en particulier, et

de ses efforts aussi. Ils ne sont pas toujours suffisants, les progrès sont parfois laborieux, mais ça en vaut la peine. Je continue de lui reprocher d'attendre que je lui serve tout prémâchés concepts et réflexions sur les masculinités, de ne pas déconstruire la sienne autant qu'il le pourrait – de s'obstiner à couper la parole, de refuser d'avoir tort, de ne pas mieux m'écouter et me soutenir quand j'ai peur ou quand je pleure : tant de choses intimement liées à la virilité.

Si je me refuse à lui octroyer un droit d'être médiocre parce qu'il est un homme et que les hommes sont comme ça, c'est surtout pour m'octroyer à moi-même autant d'estime que j'en ai pour toutes les autres femmes à qui je souhaite des relations véritablement égalitaires.

Mais je ne vis pas dans ma bulle, coupée du monde et du reste de la société. Je suis *aussi* témoin chaque jour de l'immense indifférence *des hommes* envers les femmes. Je suis témoin des chiffres sur les viols, le harcèlement, les féminicides, des débats sur les réseaux sociaux, des conversations d'hommes que je croise ou avec lesquels j'interagis. Des

décisions prises par les hommes politiques, des mots utilisés pour parler de nous par les artistes masculins. Des blagues sexistes qui font encore et toujours rire copieusement. Je constate que, derrière chaque homme un peu conscient de son privilège masculin, il y a plusieurs femmes qui ont beaucoup travaillé pour l'aider à ouvrir les yeux – et ça, ils ne sont pas nombreux à le reconnaître. Et je constate qu'il y a encore trop d'hommes dont les yeux sont désespérément, obstinément clos.

*Misandres hystériques et mal-baisées*

Les femmes ont du mal à se revendiquer misandres, et quand elles le font, c'est avec beaucoup de second degré, une ironie qu'elles ne manquent pas de souligner. Il semble qu'il soit toujours nécessaire de (se) rassurer, d'assurer en tout cas qu'on plaisante, et qu'on ne déteste pas *vraiment* les hommes. On marque ainsi le fossé qui sépare l'oppression systémique qu'est le patriarcat de la légère éraflure à l'ego que représente une insulte misandre. En détestant les hommes, nous ne faisons de mal à personne. Et d'ailleurs, on ne les déteste pas vraiment, puisqu'on a des mecs, des frères, des pères, des collègues et des amis et qu'on les aime bien.

Mais on remarque quand même un certain malaise à clamer haut et fort, même entre nous dans un environnement féministe, une

hostilité ou une méfiance généralisée envers les hommes.

D'un point de vue féministe d'abord, on se demande : la misandrie n'est-elle pas totalement contre-productive ? Ne dessert-elle pas notre cause, en prouvant à nos adversaires et contradicteurs que nous sommes bien les hystériques mal-baisées, irrationnelles et vindicatives que sont forcément les féministes ? Quel intérêt a-t-on à se mettre tous les hommes à dos ? Ne veut-on pas qu'ils soient nos alliés ?

D'un point de vue féminin ensuite, c'est difficile. Le conflit et la colère ne sont pas des outils et des émotions qu'on maîtrise naturellement : on a été élevées pour être des petites filles dociles qui deviendront des femmes douces et compréhensives. Annoncer de but en blanc qu'on n'aime pas les hommes, c'est incarner une colère plus grande que sa propre personne, et s'exposer aux affrontements. Avec la société en général, qui laisse tant de place aux hommes, à leurs travers et à leurs crimes, et avec les individus mâles, s'ils ne sont pas prêts à entendre ce ressentiment.

À ces questions légitimes, j'ai des éléments de réponse à apporter.

D'abord, a-t-on vraiment besoin de l'approbation de ces gens, des hommes souvent, qui prétendent qu'on vocifère trop fort, pour que nos propos soient valables ? Si notre misandrie nous éloigne de certains hommes qui ne peuvent supporter notre fureur, en valent-ils vraiment la peine ? Méritent-ils vraiment tous nos efforts ? Il y en a, des hommes, qui ont accepté d'entendre pourquoi nos liens avec eux sont biaisés, pourquoi leurs privilèges sont à déconstruire, et qui ne poussent pas des cris d'orfraie dès qu'ils nous entendent dire que les hommes sont tous pourris. Ils ont compris, ils sont même d'accord. Ce sont eux, nos alliés, pas ceux qui nous mettent des coups de coude dans les côtes pour atteindre le devant de la scène du féminisme et ne supportent pas qu'on pointe du doigt leurs comportements problématiques.

On confond souvent colère et violence, pourtant ces deux mots ne vont pas toujours de pair. La colère d'être traitées en inférieures n'est pas comparable avec la violence des hommes qui nous humilient, nous violent et nous tuent, ni même avec la violence des hommes qui nous ignorent, nous tournent le

dos et nous rient au nez. On a tout à gagner à s'éloigner du rôle limité de femmes douces et pacifiques, presque passives, et à exiger que les hommes deviennent meilleurs.

Pour ça, je n'ai plus envie de me précipiter, sur Internet comme en face-à-face, pour rassurer tout un chacun qu'en fait, *non*, je ne suis pas vraiment misandre, je plaisante, parce que j'ai de l'humour et que je n'oserais jamais suggérer qu'on serait bien mieux sans l'influence, ni même la présence, des hommes dans nos vies. En réalité, je ne plaisante pas du tout quand je dis que je suis misandre, alors pourquoi prétendre le contraire ? Je n'ai plus envie de gaspiller mon temps et mon énergie à faire semblant d'être douce et sympa. Je ne le suis peut-être pas tant que ça… et au fond, ce n'est pas très grave.

*Les hommes qui n'aimaient pas les femmes*

Pas besoin d'aller jusqu'à vous proclamer misandre pour recevoir une flopée de reproches sur votre manière d'adresser des critiques à la gent masculine. Il vous suffira de faire quelques généralités, de dire « les hommes » au lieu de « certains hommes », quand bien même cela vous semble parfaitement justifié dans bien des cas. Félicitations, vous êtes misandre ! Et si vous êtes misandre, alors vous ne valez pas mieux que les misogynes. Dans l'imaginaire collectif, misandrie et misogynie sont deux faces de la même médaille, celle du sexisme. C'est la faute à l'étymologie, j'imagine : construits sur les mêmes racines, ces deux mots doivent donc recouvrir exactement les mêmes principes, n'est-ce pas ? Eh bien non, car la vie est une grande farceuse.

Si la misandrie est la caractéristique de qui déteste les hommes, et la misogynie celle de qui déteste les femmes, il faut bien admettre qu'en réalité, ces deux concepts ne sont pas égaux, que ce soit en termes de dangerosité pour leurs cibles ou de moyens utilisés pour s'exprimer. (On rappelle que les misogynes usent d'armes allant du harcèlement en ligne jusqu'à l'attentat, comme celui de l'École polytechnique de Montréal en 1994, dont il n'y a à ce jour pas d'équivalent misandre.) On ne peut pas comparer misandrie et misogynie, tout simplement parce que la première n'existe qu'en réaction à la seconde.

Il faut n'avoir jamais regardé autour de soi – ou être habité d'une incroyable mauvaise foi – pour nier en bloc les violences que subissent les femmes et qui sont, dans l'immense majorité des cas, perpétrées par les hommes. Ce n'est pas une vision de l'esprit, ce sont des faits. Si la société est patriarcale, c'est qu'il y a des hommes qui usent de leurs privilèges d'être hommes, et cela au détriment de l'autre moitié de la population. Certaines de ces violences sont insidieuses,

comme un bruit de fond dans le quotidien des femmes, si pernicieuses qu'on grandit avec l'impression qu'elles sont la norme dans les relations entre les hommes et les femmes. D'autres sont si manifestes qu'elles font parfois l'objet des grands titres des journaux.

En 2017, 90 % des personnes ayant reçu des menaces de mort de la part de leur conjoint étaient des femmes[1]. Toujours en 2017, 86 % des victimes de meurtre par le conjoint ou l'ex-conjoint étaient des femmes. En parallèle, sur les 16 femmes qui avaient tué leur conjoint, au moins 11, soit 69 % d'entre elles, étaient victimes de violences au sein de leur couple[2]. En 2019, ce sont 149 femmes qui sont mortes assassinées par leur conjoint ou leur ex-conjoint.

En 2018, 96 % des personnes condamnées pour violences conjugales étaient des hommes et 99 % des personnes condamnées pour violences sexuelles étaient des hommes[3].

Les femmes ne sont pas les seules victimes d'agressions sexuelles et de viols. Il est difficile de trouver des statistiques qui abordent les agressions sexuelles perpétrées

sur les hommes*. Le tabou des violences sexuelles pèse sur les hommes, qui subissent de plein fouet les stéréotypes sexistes impliquant qu'un homme ne peut pas être violé parce que les hommes sont prétendument toujours partant pour le sexe. Mais il est aussi très difficile pour un homme de parler d'un traumatisme d'ordre sexuel : la société attend des hommes qu'ils soient forts et virils, rien ne saurait leur être imposé – sinon, c'est qu'ils ne sont pas de « vrais » hommes. Une grande partie des viols est commise sur des mineur·es[4], et leurs auteurs sont là aussi dans une écrasante majorité des hommes[5]. En fait, quels que soient le genre et l'âge des victimes de violences sexistes ou sexuelles – qu'elles soient donc hommes ou femmes, adultes ou enfants –, il est *indispensable* de répéter que les auteurs de ces violences sont *toujours en immense majorité des hommes*.

* En anglais, il existe un corpus conséquent sur les agressions sexuelles perpétrées sur les hommes en prison – à la fois par les codétenus et par le personnel de prison, parmi lequel on retrouve également, en moindre proportion, des femmes. Cela participe à prouver que le viol est aussi un enjeu de pouvoir.

Force est de constater qu'aujourd'hui, peu d'hommes annoncent haut et fort qu'ils sont misogynes ou sexistes. Ils s'en défendent même, souvent avec une éloquence rare : « Sexiste, moi ? À la maison, j'ai une femme, deux filles, deux chattes et vingt poules. Je n'ai que des femelles à la maison*. » C'est bien connu : il suffit de fréquenter des femmes pour être automatiquement lavé de tout sexisme… Ce n'est plus très bien vu, d'assumer qu'on n'aime pas les femmes (ni de réclamer qu'elles soient plus silencieuses et dociles). Il est donc peut-être un peu plus difficile de repérer les misogynes qui nous entourent, s'ils n'arborent pas de petit badge lumineux. On peut cependant juger qu'un homme qui harcèle, frappe, viole ou tue une femme, n'a probablement pas beaucoup de respect pour elle – et pour les femmes en général. On peut aussi arguer qu'un homme qui ne voit pas trop le problème à ce que d'autres harcèlent, frappent, violent ou tuent les femmes,

* Propos de Philippe Fasan, adjoint au maire de Montauban en 2017, après avoir été accusé de sexisme à la suite d'une publication sur sa page Facebook.

ne les aime pas beaucoup non plus. Enfin, les hommes qui croient que le patriarcat n'est que le fruit de l'imagination des féministes et non une réalité, font également partie du système sexiste.

Il y a des moments où faire des généralités n'est pas un raccourci facile, mais une simple description de la réalité. Là encore, il faut être sacrément égocentrique pour ne savoir réagir que par un « *tous les hommes ne sont pas des violeurs !* » quand une femme a le malheur de laisser échapper qu'elle en a marre des hommes. Tous les hommes ne sont peut-être pas des violeurs, mais quasiment tous les violeurs sont des hommes – et quasiment toutes les femmes ont subi ou subiront des violences de la part des hommes. Il est là, le problème. Elle est là, l'origine de notre détestation, de notre malaise, de notre méfiance.

Mais elle se trouve aussi dans tout ce que les hommes qui ne violent pas font tout de même et ne font pas non plus.

Quand ils ne prennent pas leur part de la charge mentale, et qu'au XXI^e^ siècle nous sommes toujours les seules à nous occuper des courses, des gosses et du travail émotionnel

dans toutes nos relations. Quand ils ne nous laissent pas la place dans l'espace public, qu'ils monopolisent comme si c'était une extension de leur salon, nous cédant à peine des lambeaux de rue où nous glisser sous leur regard hilare[6]. Quand ils nous refusent notre place dans les conversations aussi, et nous interrompent sans cesse, nous répondent avec paternalisme, reformulent nos idées pour se les approprier, ou font la sourde oreille à ce que nous nous efforçons de dire.

Quand ils rient aux blagues sexistes entre mecs parce que ça ne fait de mal à personne. Lorsqu'ils disent qu'on l'avait peut-être un peu cherché, on sait jamais, parfois les meufs qui disent non en fait ça veut dire oui.

On a vraiment beaucoup de raisons de détester les hommes, si on y réfléchit un peu. Des raisons étayées par des faits. Pourquoi les hommes détestent-ils les femmes, eux ? Depuis des milliers d'années qu'ils profitent de leur position de dominants, qu'avons-nous fait pour mériter encore et toujours leur violence ?

Si la misandrie a une cible, elle n'a pas de victimes dont on égraine le compte morbide

chaque jour ou presque*. On ne tue ni ne blesse personne, on n'empêche aucun homme d'avoir le métier et les passions qu'il veut, de s'habiller comme il veut, de marcher dans la rue à la nuit tombée, et de s'exprimer comme bon lui semble. Et quand bien même quelqu'un se donne le droit d'imposer ça à des hommes, c'est aussi un homme, et cela s'inscrit toujours dans l'hétéropatriarcat.

Nous sommes misandres dans notre coin. Quand nous détestons les hommes, au mieux nous continuons de les tolérer avec froideur, parce qu'ils sont partout et qu'il faut bien faire avec (incroyable mais vrai : on peut détester quelqu'un sans avoir une envie irrépressible de le tuer). Au pire nous cessons de les inviter dans nos vies – ou alors avec une sélection drastique au préalable. Notre misandrie fait peur aux hommes, parce qu'elle est le signe qu'ils vont devoir commencer à mériter notre attention. Qu'être en relation avec des hommes n'a rien d'un dû, d'un devoir de notre part, mais que, comme toute relation

* Comme le fait le collectif Féminicides par (Ex) Compagnons depuis janvier 2016, voir @FeminicidesFR sur Twitter.

équitable, elle nécessite que toutes les parties engagées fassent un effort pour traiter l'autre avec respect.

Tant qu'il y aura des hommes misogynes, des hommes qui s'en lavent les mains et une société qui les accepte et les encourage, il y aura des femmes qui, lassées, refuseront de faire encore les frais de relations épuisantes et parfois même dangereuses.

*Que rugisse la colère des femmes*

Je n'ai pas souvenir, petite, d'avoir été souvent en colère. J'ai dû l'être quand j'étais bébé, mais de moi enfant, on dit que j'étais sage comme une image. Je crois qu'on m'a très vite fait comprendre que je ne pouvais pas être en colère. Aucune femme autour de moi ne l'était, aucune petite fille non plus. Je dis « aucune femme » car je ne compte pas la colère maternelle dirigée contre les enfants. Cette colère particulière fait partie d'un système complexe où charge mentale et répartition inégale des tâches liées à l'éducation provoquent chez les mères plus d'occasions d'être en colère que chez les pères, qui ne prennent souvent en charge que les moments les plus sympas de la parentalité.

Ma mère, elle, sait se mettre en colère. C'est elle qui prend le téléphone pour râler

contre les fournisseurs d'accès Internet, qui explique posément et d'une voix glaciale ce qui ne va pas et ce qu'elle exige, jusqu'à obtenir gain de cause. Elle utilise cette voix avec les commerçants malhonnêtes, les élèves qui trichent et ensuite nient avoir triché (elle est prof), les collègues pas sympas… J'appelais ça son pouvoir magique, et je n'ai réalisé qu'un peu tard que c'était une grande force, quand moi-même je n'osais pas prendre ce même ton pour réclamer mon dû dans une situation sociale où on essayait de me duper.

En revanche, je crois que, lors de conflits avec des personnes proches et importantes (par exemple : son mari, mon père), ma mère a du mal à exprimer sa colère. Comme moi, elle grommelle puis pleure, dans une espèce d'escalade express de l'émotion qui passe de l'irritation aux torrents de larmes et qui n'exprime, au final, pas grand-chose d'audible. Enfin, c'est comme ça que je le vis puisque j'utilise souvent la même technique (avec mon propre mari) et qu'elle est vouée à l'échec. C'est peut-être parce qu'il est difficile d'exprimer des reproches ou des critiques à quelqu'un qu'on aime et avec qui l'on vit au

quotidien. C'est peut-être aussi parce qu'il est difficile d'exprimer des reproches ou des critiques à *un homme*.

Les colères des hommes sont spectaculaires. Elles sont tout en cris, et en coups parfois, contre des objets matériels la plupart du temps – mais pas toujours, en témoigne le nombre de femmes battues par leur conjoint. Bref, les colères des hommes sont remplies d'agressivité. On encourage les garçons à être en colère – c'est toujours mieux que de pleurer comme une fillette – et à rendre les coups. Au cinéma, et parfois dans la vie, quand un garçon se fait insulter, railler ou frapper par un autre garçon à l'école, son père ou une autre figure masculine et très virile l'incite à répondre par la violence physique : c'est comme ça qu'on se défend quand on est un garçon.

Quand j'étais au collège, une fille qui m'avait prise en grippe pour une raison quelconque m'a giflée devant tout le monde, avant de tourner les talons. Si on avait été des garçons, les camarades qui m'entouraient m'auraient incitée à répliquer, et ça aurait fini en traditionnelle bagarre de cour de récré. Mais

on était des filles, et après le choc initial, partagé par les ados comme les adultes, de la violence du geste *venu d'une fille*, on m'a surtout conseillé d'oublier ce qui venait de se passer. Jamais il ne m'est venu à l'esprit de courir après la fille pour la gifler à mon tour. Je me suis sentie humiliée et triste de n'être visiblement pas appréciée par elle. Mais je n'étais pas en colère.

Les modèles qu'on inculque sont nocifs dans les deux cas : ni la violence qu'on encourage chez les garçons ni la passivité qu'on impose aux filles ne sont des réponses appropriées, pour soi comme pour les autres, dans les situations d'injustice ou de conflit. Quelles alternatives leur proposer, pour que les enfants se construisent autrement ?

Je n'ai retrouvé la colère que bien plus tard, en devenant féministe. J'ai découvert que, souvent, ce qui me faisait pleurer aurait dû me faire crier, et que lorsque je pleurais de tristesse face à une injustice dans un conflit, je me résignais à perdre, en quelque sorte. Pour mieux servir mes propres intérêts, j'ai changé : j'ai appris à répliquer. Non pas que les conflits soient des batailles, mais il y a des

causes qui méritent qu'on ne se résigne pas. Évidemment, dès que j'ai commencé à me mettre en colère, on me l'a reproché.

Dans l'intime, les disputes conjugales des couples femme/homme sont le théâtre exemplaire de ces socialisations différentes. On y voit des gens incapables de gérer un conflit sans que le ton monte, parce que ce n'est jamais agréable d'entendre un reproche formulé à son encontre. Mais aussi parce qu'il n'y a pas de bonne expression de la colère quand on est une femme en couple avec un homme. Si on pleure en évacuant un certain désespoir face à une situation qui semble vouée au *statu quo* (c'est ce que j'ai tendance à faire), alors on est trop émotive, on fait des drames de pas grand-chose. Si on se met en colère pour exprimer plus clairement ce qui ne va pas et exiger que cela change, on est considérée comme violente et on n'est plus écoutée, avec le fameux argument : « Je ne t'entends pas quand tu cries. » Dans tous les cas on a l'impression, quand on discute avec les intéressé·es, que ce sont plus souvent les femmes qui sont à l'origine des disputes conjugales dans les couples hétéros. Au lieu

d'interpréter cela comme une tendance biologique des femmes à chercher la petite bête, on ferait mieux de s'interroger sur les origines de ces conflits. On pourrait se dire alors que ceux-ci sont au départ des tentatives de régler des situations déséquilibrées. Et que face à la charge mentale, par exemple, ou à la propension des hommes à ne pas écouter ce que leur disent leurs femmes, celles-ci n'ont d'autre recours que de monter dans les tours. Reprocher aux femmes de créer la discorde est malhonnête, en plus d'être évidemment sexiste.

Parce qu'en soi, les conflits, c'est plutôt positif. Ça implique, certes, qu'il y a un problème dans une relation, mais qu'on a envie de mettre les choses à plat pour le résoudre. Quand un conflit éclate dans un couple et qu'il a pour origine la vie domestique, il y a souvent une femme en détresse qui tire un signal d'alarme, et un homme qui choisit de n'entendre que la forme – les pleurs ou les cris – pour balayer le fond d'un revers de main. C'est une manière de ne pas entendre la critique, et donc de refuser de se remettre en question. Les hommes qui choisissent le terrain de la raison, par opposition aux émotions,

se placent dans une position d'autorité. Il n'y a que les dominants qui peuvent se permettre d'être raisonnables et calmes en toutes circonstances, car ce ne sont pas eux qui souffrent. Ne pas entendre les émotions d'un interlocuteur est un choix. Celui de ne pas vouloir comprendre leur origine, et refuser d'envisager qu'on puisse en être responsable.

Bien sûr, tous les conflits dans les couples femme/homme n'ont pas pour origine la charge mentale ou émotionnelle, tous les hommes ne choisissent pas de se boucher les oreilles pour répondre aux critiques formulées par leur compagne. Je ne dis pas non plus que jamais les femmes ne sont en tort dans un conflit.

Il y a cependant un motif qui se répète, à voir l'émergence des témoignages sur le sujet, dans ces « tout petits riens » du quotidien qui étouffent les femmes : des comptes Instagram (comme *T'as pensé à ?*, tenu par la militante Coline Charpentier, qui relate le fardeau de la charge mentale), des articles de presse sur la difficulté d'être féministe en couple avec un homme[7]… Ces poids qui nous lestent ne sont pas le fruit de notre imagination, quoi qu'en

disent les hommes de notre entourage – et parfois la petite voix en nous qui voudrait qu'on encaisse plutôt que de créer des vagues.

La misandrie naît de la colère et s'en nourrit. Les féministes font depuis toujours le lien entre la colère privée, qui appartient à l'espace domestique, et la colère publique : « le privé est politique », depuis l'écart salarial jusqu'à qui pense à lancer une lessive. Pendant longtemps pourtant, notre colère de femmes n'a pas pu s'exprimer en tant que colère féministe. Parce qu'on n'aime vraiment pas les émotions qui débordent, surtout quand elles viennent des femmes, il a fallu longtemps pour qu'on réhabilite cette colère féminine. Elle commence à trouver sa place, à se défaire du tabou qui l'entoure depuis des siècles : on écrit à son propos*, on lui trouve des racines, on la compare à la colère masculine, elle *existe*. Cette place, nous devons la chérir, et attiser en nos seins le feu de nos colères, qui demandent justice, qui exigent réparation, qui nous somment de ne pas céder à la

* Pour ne citer qu'un ouvrage : *Libérer la colère*, sous la direction de Geneviève Morand et Natalie-Ann Roy, éditions du Remue-Méninge, 2018.

résignation. Ce sont nos colères qui tiennent les hommes pour responsables de leurs actes et qui donnent de l'élan à toutes nos révolutions.

*Médiocre comme un homme*

Une fois mesurée l'importance de ma colère envers les hommes, je me suis retrouvée assez démunie. Que faire de tous ces individus masculins médiocres qui m'entourent ? Les jeter directement dans la poubelle non recyclable ne risquait-il pas de créer dans ma vie un vide impossible à combler ? N'y avait-il d'autre solution que de me retirer au fin fond de la forêt dans une cabane abandonnée ?

Voici un scoop exclusif : l'humanité tout entière n'est pas composée intégralement d'hommes. Difficile à croire, tant ils prennent de place et tant ils parviennent à convaincre tout le monde qu'ils sont absolument indispensables. Pas de panique, en virant une bonne partie des hommes, on se rend compte qu'il existe autour de nous des tas de femmes super (à commencer par

nous-mêmes, d'ailleurs), que l'omniprésence masculine, bruyante et nuisible, nous empêchait de remarquer et de valoriser.

C'est fou ce qu'on peut s'oublier, quand on est écrasée au quotidien par le poids de l'importance masculine. Ils ne sont peut-être pas tous malveillants, mais il est difficile de lutter contre l'idée très tôt imprimée dans nos esprits que l'avis des hommes, parfois d'un simple passant dans la rue, a plus d'importance que le nôtre. Même dans des relations qu'on estime égalitaires, nous sommes nombreuses à policer qui nous sommes et comment nous nous montrons au monde pour plaire aux hommes de notre entourage. Nous achetons des vêtements flatteurs mais inconfortables pour « rester séduisante » aux yeux de notre partenaire. Nous ravalons notre irritation quand il laisse le lait hors du frigo alors qu'on lui a rappelé quinze fois de le ranger, parce qu'après tout on n'est pas sa mère*

* C'est marrant que cette expression revienne si souvent dans les récits de relations hétérosexuelles. C'est le cri du cœur de femmes qui font face à des hommes-enfants, incapables de se

– et que c'est fatigant de râler pour des broutilles. Nous nous empêchons de contredire un homme lors d'une conversation pour ne pas le mettre en porte-à-faux, ou parce que nous manquons de confiance en notre opinion. Nous acceptons à contrecœur des pratiques sexuelles qui nous mettent mal à l'aise parce qu'il faut pimenter la relation, ou au contraire, nous taisons nos désirs et enfouissons nos fantasmes pour ne pas contrevenir à l'image respectable que les femmes se doivent de donner.

Nous ne sommes plus vraiment nous-mêmes, quand notre curseur interne n'est pas régi par ce que notre cœur et notre tête nous disent, mais par l'opinion arbitraire même pas d'un seul mais bien d'une foule d'hommes qui passent dans nos vies.

Depuis quelque temps, ma vie est guidée par un adage d'une grande sagesse. « *Aie la*

---

prendre en charge tout seuls, le rejet de ce rôle maternel qui n'a pas lieu d'être entre adultes mais que tant d'hommes recherchent. Mais c'est aussi une manière de reporter la faute sur la mère, qui aurait dû faire un meilleur boulot d'éducation. *Quid* du père ? *Quid* de l'homme adulte qui a les capacités de prendre ses responsabilités ?

*confiance d'un homme médiocre*[*]. » Quand je doute, je repense à tous ces hommes médiocres[**], qui ont réussi à faire passer leur médiocrité pour de la compétence, par un tour magique de passe-passe qui porte le nom d'arrogance. Cette audace de l'escroc, antithèse de nos syndromes de l'imposture, est tout l'apanage des hommes. Elle est rageante quand, en face, on est constamment terrorisée à l'idée d'avancer des arguments en se trompant dans les chiffres, de ne pas avoir assez lu sur tel sujet pour pouvoir en parler avec légitimité, de ne pas être assez instruite ou expérimentée pour travailler à tel poste. Ça fout en rogne, parce que ces hommes médiocres prennent la place de personnes plus douées qu'eux, avec leur *bullshit* et leur ego surdimensionné. Si d'un côté on a été élevées à douter de nous sans cesse, les hommes

[*] C'est sur Twitter que l'autrice racisée Sarah Hagi a dit, en 2015 : « *DAILY PRAYER TO COMBAT IMPOSTOR SYNDROME: God give me the confidence of a mediocre white dude* », soit « Prière quotidienne pour combattre le syndrome de l'imposteur : Seigneur, donne-moi la confiance d'un homme blanc médiocre. »

[**] Vous savez exactement de quels hommes je parle.

ont grandi avec l'assurance qu'ils arriveraient souvent à faire passer des vessies pour des lanternes – ou du moins, à camoufler leurs lacunes. J'en veux pour exemple cette étude réalisée par LinkedIn[8], où on apprend que, face à une offre de poste, les hommes auront plus tendance « à tenter leur chance, et "on verra bien" », tandis que les femmes, elles, « n'y vont que si elles sont sûres d'être taillées pour le job ».

Il y a une morale à cette histoire, un idéal vers lequel on peut toutes tendre. Celui d'arrêter de nous dévaloriser, d'oser plus souvent, et de toujours, *toujours* se demander, quand on est submergée de doute : que ferait un homme médiocre ?

Honnêtement, avoir en nous la confiance d'un homme médiocre, ça veut aussi dire être plus sympa avec nous-mêmes. Si tant de mecs peuvent se frayer un chemin dans le monde sans approcher même de loin la perfection dans aucun domaine, il est peut-être temps de nous autoriser à lâcher du lest aussi. Ils sont où, les hommes qui culpabilisent jusqu'à ne plus dormir parce qu'ils ont laissé leur enfant à leur partenaire pour un déplacement

professionnel ? Ils sont où, les hommes qui ressassent pendant deux semaines une confrontation avec un·e collègue en craignant d'avoir été trop cash ? Je ne dis pas qu'on doit s'abaisser au niveau relationnel abyssal de la majorité des hommes. Juste qu'il est temps de ne plus culpabiliser d'échouer à être des Wonder Women doublées de saintes, qu'il est temps de nous laisser être des humaines avec quelques défauts. Les standards sont très bas pour les hommes, mais pour les femmes ils sont bien trop hauts. Réservons-nous le droit d'être moches, mal habillées, vulgaires, méchantes, colériques, bordéliques, fatiguées, égoïstes, défaillantes…

Ne pas accorder d'importance aux hommes nous permet d'embrasser du regard leur profonde incompétence, et d'oser leur passer devant. Insensibles à leurs artifices, on peut enfin prendre la place juste qui nous revient de droit.

*Le piège de l'hétérosexualité*

L'injonction à l'hétérosexualité est si pernicieuse que, non contente de nous pousser à ne relationner qu'avec des hommes, elle nous intime aussi de nous engager dans des relations avec les hommes sans aucune raison valable. Alors certes, il y a l'amour – je serais mal placée pour nier son existence. Mais l'amour n'est pas, et n'a jamais été, le seul facteur dans le processus qui pousse les gens à se mettre en couple.

Depuis l'enfance, filles comme garçons sont conditionné·es : on attend des enfants qu'iels aient un ou une amoureux·se. Même à un âge où une telle expression n'a aucun sens, la question retentit : « Alors, tu as un petit amoureux ? » À quatre ans, « avoir un amoureux », ça ne veut rien dire d'autre que ça : « posséder » quelqu'un qu'on appelle ainsi, et

qu'on peut garder pour soi, d'une manière totalement irrationnelle et pas vraiment ancrée dans le concret. On apprend aux enfants dès le plus jeune âge qu'être sans amoureux·se, c'est presque grave – heureusement, on leur fait aussi comprendre qu'iels ont « le temps ». Mais jamais on ne leur donne l'option de ne pas vouloir d'amoureux·ses. Chez les filles, c'est renforcé par une armada de clichés et d'injonctions véhiculées par les médias qu'elles absorbent, depuis la princesse endormie qui attend le baiser d'un prince pour se mettre à vivre, jusqu'à la méchante sorcière esseulée qui dévore les enfants des autres. Les garçons, eux, grandissent avec une vision plus nuancée, grâce à un imaginaire peuplé de héros solitaires qui accomplissent de grandes choses, qui ont même parfois des super-pouvoirs. Le message à la base est à peu près le même, mais les garçons ont plus d'opportunités de développer d'autres possibles. Ils sont moins circonscrits à une projection d'eux-mêmes dans une solitude ultra déprimante et inerte, parce que leur valeur intrinsèque n'est pas conditionnée par celle de leur copine ou de leur femme. Ils sont aussi encouragés

à être *acteurs* de cette vie agitée, à se saisir à bras-le-corps de leurs rêves, à tout donner pour gravir des montagnes. Les petites filles, elles, attendent le prince charmant. Plus tard, on trouvera étrange qu'une femme fasse le premier pas dans une relation romantique. (Et on trouvera scandaleux qu'une femme connaisse et exprime ses désirs.)

Pour les femmes, il y a une *nécessité* à être en couple, parce qu'une femme seule n'a pas autant de valeur aux yeux du monde qu'une femme qui appartient à un homme. On imagine les femmes célibataires et sans enfants égoïstes et aigries, quand leurs consœurs mariées et mères ont toute la liberté d'exercer leur générosité et leur douceur naturelles. On déploie beaucoup d'énergie à persuader les femmes qu'être en couple avec des hommes est la chose la plus bénéfique qui soit pour elles – et elles se laissent convaincre, car le spectre de la vieille fille à chats flotte, sinistre, sur leur existence de célibataires.

Il paraît, pourtant, que les femmes célibataires et sans enfants sont les personnes les plus heureuses[9]. Ça ne peut pas être surprenant, quand on arrive à se représenter une vie

où la seule charge mentale qui nous pèse est celle en lien avec notre propre personne, et où on ne subit pas la déception d'avoir un compagnon trop mal dégourdi pour bien faire son job de partenaire. Paul Dolan, le professeur de science comportementale à l'origine de l'étude citée plus haut conclut :

« *Vous voyez une femme célibataire de 40 ans, qui n'a jamais eu d'enfants [et vous lui dites :] "Mince, c'est dommage, non ? Peut-être qu'un jour tu trouveras le mec idéal." Non, peut-être qu'elle rencontrera* le mauvais mec *qui la rendra* moins heureuse *et en moins bonne santé, et peut-être qu'elle mourra plus tôt**. »

Si on pousse autant les femmes à se jeter dans les bras des hommes, c'est justement pour garantir le bonheur, ou du moins le bien-être, des hommes. En persuadant les femmes qu'elles ne peuvent s'épanouir que

* Traduction maison de : « *You see a single woman of 40, who has never had children – 'Bless, that's a shame, isn't it? Maybe one day you'll meet the right guy and that'll change.' No, maybe she'll meet the wrong guy and that'll change. Maybe she'll meet a guy who makes her less happy and healthy, and die sooner.* »

dans une relation hétéro, on les coince, on les accule. Elles ne se font plus confiance.

Quand les femmes s'autorisent à vivre le célibat comme une expérience de vie comme une autre, et pas comme une punition, avec ses défauts mais aussi ses avantages, elles (re) découvrent qu'elles n'ont pas besoin « d'un homme », n'importe quel homme, dans leur vie. Elles se repaissent de leur autonomie et de leur liberté. Et quand elles trouvent un partenaire, ce n'est pas parce qu'il leur en *fallait* un, mais parce qu'il y a devant elles une personne avec qui elles ont *vraiment* envie de s'engager, dans la perspective d'un épanouissement mutuel. Pas parce qu'être seule est une perspective terrifiante et que Monsieur a besoin de quelqu'un pour laver ses chaussettes et gérer son agenda.

L'hétérosexualité est un piège. Celui de croire la relation intime obligatoire par défaut, naturelle par essence, sans se questionner sur ce qui donne du sens à une relation, pour toutes les parties concernées. Se mettre en couple hétérosexuel monogame n'est pas plus naturel que porter des vêtements ou prendre son vélo pour aller au

boulot le matin. On a fait miroiter longtemps aux femmes que leur épanouissement ne pouvait se faire que par l'intervention d'un homme – quand bien même il serait insensible, fainéant et globalement insignifiant : tout, plutôt que d'être seule.

Expérimentons la joie de vivre par et pour nous-mêmes, et trouvons les bonnes raisons de nous engager dans une relation, en sortant du mécanisme automatique qui nous fait craindre d'être seules. Cultivons nos réseaux de relations non amoureuses solides, profondes et sincères, qui nous permettent d'être entourées et aimées sans être en couple. Apprenons nos limites, ce qui est acceptable à nos yeux et ce qui ne l'est pas, et apprenons à faire entendre ces limites. Et parce qu'il n'est pas non plus question de dire que toute relation de couple hétérosexuel est vouée à être une nuisance (je suis quelqu'une d'optimiste), on peut espérer qu'en étant en phase avec nos attentes, on aura plus de chances de rencontrer des partenaires qui nous méritent, pour qui la relation amoureuse est fondée – comme toute relation personnelle devrait l'être – non pas sur la possession et l'exploitation

de l'autre, mais sur le respect, l'écoute et le soutien mutuels. Plus que tout, des partenaires qui comprendront l'importance de nos réseaux féminins.

*Sœurs*

Quand j'étais un peu plus jeune, je me targuais de n'être pas une fille comme les autres. Je ne partageais pas beaucoup des passions communément considérées comme féminines, et comme je n'étais pas à l'aise dans les groupes de filles, j'essayais d'avoir l'air cool auprès des mecs. Et quoi de mieux pour avoir l'air cool, que de mépriser ouvertement « ces filles-là » ? Il y avait une aura particulière autour de ces groupes de mecs, ça avait l'air tellement plus intéressant d'être leur pote. Bon, j'ai vite compris que je n'étais pas non plus à l'aise dans les environnements trop masculins – la faute peut-être à ces quelques hommes qui ont profité de mon envie de plaire pour prendre l'avantage sur moi. Il n'empêche, le fait de me dissocier de « ces filles-là » en cherchant l'approbation des

hommes faisait de moi une bien piètre amie.

Comment réconcilier notre habitude profondément ancrée de faire confiance aux hommes et de vouloir leur plaire, avec la réalité ? On connaît toutes au moins une femme qui a été victime d'une agression sexiste une fois dans sa vie. On ne peut pas être de bonnes amies pour les femmes de notre entourage en laissant les hommes sur leur piédestal immérité. Si on continue d'idéaliser les hommes, on pourra essayer autant qu'on le voudra, avec toute la bonne volonté qu'on pourra y mettre, il y aura toujours un décalage entre ce que nos amies sont en droit d'attendre de nous et ce que nous pourrons leur offrir.

Pour moi, désormais, la priorité est d'assurer une présence solide pour les femmes de mon entourage. Je veux qu'elles puissent se sentir en sécurité en ma compagnie, qu'elles sachent que, si elles sont victimes d'une agression sexiste, je serai toujours de leur côté. Je les croirai, sans remettre en question un instant la véracité de ce qu'elles me confient. Je ne chercherai pas à minimiser ce qu'elles ont vécu ni à leur imputer une responsabilité. Et ce même si je connais l'auteur de l'agression,

d'autant plus si je le connais d'ailleurs. Je veux leur dire qu'elles n'auront pas à craindre de moi que je lui trouve des excuses, ou que je cherche à tout prix à rester en relation avec leur agresseur. Je refuse de faire partie de ces personnes qui pensent qu'une agression, au sein d'un couple par exemple, n'est qu'une question de point de vue, ou relève de la vie privée.

Cette priorité personnelle d'être une personne de confiance pour les femmes a fini par se faire une urgence, et pas uniquement en cas de traumatisme, pas uniquement dans la noirceur. Je fais de la sororité ma boussole, car j'ai autour de moi des femmes lumineuses, talentueuses, passionnées, incroyablement vivantes qui méritent tout mon soutien et tout mon amour. Je choisis de leur donner, à elles et à l'ensemble des femmes, cette énergie relationnelle, car les hommes n'ont pas besoin de moi pour se sentir validés, confortés dans leurs choix de vie, rassurés de leur valeur. Et parce qu'il y a dans les relations féminines une réciprocité qui va souvent de soi. Je sais que je peux compter sur toutes les amies qui m'ont déjà

demandé de mon temps pour leur apporter de l'aide. Je sais que si je suis abattue, si je doute de moi ou s'il m'arrive quelque chose de grave que je ne peux pas porter seule, il me suffit de sortir mon téléphone pour recevoir tout le soutien dont j'ai besoin en retour de la part de ces femmes.

Je ne peux pas en dire autant des hommes que je côtoie, et pourtant je côtoie des hommes assez bienveillants. Leur sympathie a des limites, leur capacité d'écoute et d'attention aussi. Les hommes voudront m'apporter des solutions, régler tous mes problèmes, rationaliser mes peines, quand bien souvent je n'ai besoin que d'une oreille bienveillante et d'une épaule sur laquelle pleurer. Je me demande parfois si cette tendance masculine à se poser en pourvoyeur de solutions – en sauveur – n'est pas une tentative, tout inconsciente qu'elle soit, de me faire taire.

J'ai longtemps fait passer les hommes en premier : ils m'ont pris tout mon temps sans beaucoup me donner en retour, m'ont demandé d'être constamment meilleure à leurs yeux, sans chercher à être meilleurs aux miens. J'ai compris que si, moi, je leur donnais

beaucoup de place dans ma vie, je n'étais pas leur priorité. D'autres hommes passeraient toujours avant l'estime qu'ils me portent. Alors maintenant, je privilégie les femmes. Dans les livres que je lis, les films que je regarde, les contenus que j'absorbe, dans mes relations quotidiennes, pour que les hommes n'aient plus autant d'importance. Je privilégie cette sororité qui me fait du bien et qui me porte, qui me nourrit. Dans ma créativité, dans mon militantisme, dans mes réflexions sur moi-même et sur la société, tant de domaines où, je l'ai enfin compris, je n'ai pas besoin des hommes pour me construire.

*Éloge des réunions Tupperware, des soirées pyjama et de nos girls' clubs*

Les regroupements de femmes sont des sabbats de sorcières.

Dépolitisés, ils sont considérés par les hommes comme futiles et ridicules. Porteurs d'une lutte, ils deviennent excluants et menaçants. Dans tous les cas, les hommes déploient tous leurs efforts pour les empêcher. Scandalisés par les événements qui se déroulent en non-mixité, ces hommes (surtout les plus privilégiés) ne se privent pourtant pas de ces regroupements dont ils excluent les femmes et toutes les personnes qui ne leur ressemblent pas, depuis aussi longtemps qu'ils ont le pouvoir. Ce sont les mêmes hommes qui veulent être de tous les happenings, pique-assiettes qui s'incrustent dans les fêtes sans se demander si c'est poli, si ça se fait, de débarquer sans

avoir été invité. Ces messieurs ne sauraient tolérer d'être tenus à l'écart de nos cercles, même quand ils n'ont rien à y faire.

Les masculinités toxiques qui nous oppressent sont forgées dans les cercles masculins fermés. Depuis les clubs de foot jusqu'aux fraternités américaines (et leurs pendants français, les organisations d'étudiants en médecine, par exemple) en passant par la ligue du LOL et la majorité des instances dirigeantes à travers le monde, c'est quand on laisse les hommes entre eux qu'ils développent leurs pires travers. À les entendre, ils ne font que passer du bon temps, ils s'amusent et s'entraident. En réalité, ils exacerbent leurs virilités pour étendre leur pouvoir et consolider leur réseau, le tout dans un grand combat de coqs. Ou plutôt dans une grande corrida, puisqu'en fait, ce n'est jamais eux qu'ils blessent dans le processus. Si leur carte de membre du *boys' club* doit se faire au prix du mépris des femmes et des minorités, pourquoi se priver ? Rien ne peut leur arriver – ou si peu.

Tout en cultivant un entre-soi masculin néfaste et réducteur, les hommes nous privent

de nous-mêmes et de nos semblables. Quand ils s'indignent de nos réunions féministes en non-mixité, ce qu'ils nous reprochent vraiment, c'est de nous regrouper en un corps politique où ils n'ont pas voix au chapitre. Ce n'est en effet pas tant qu'on se rassemble entre femmes qui les choque : quand ce sont des clubs de tricot, des associations de mères ou des réunions Tupperware, rien ne pourrait moins les intéresser. Ce qu'ils ne supportent pas, ce qui les effraie même, c'est qu'on s'organise, qu'on s'assemble et qu'on forme une masse politique d'où émergent des idées et des plans d'action. Et qu'on ne leur accorde aucune importance.

Nos moments « entre filles » sont raillés et méprisés par les hommes, comme s'ils n'étaient que l'expression d'une frivolité féminine par essence – comme si boire du whisky en jouant au poker était, intellectuellement, plus impressionnant. Mais ces moments ne sont pas bêtes et sont loin d'être inutiles. Nos clubs de tricot et nos soirées pyjama sont importantes et géniales.

Car la solidarité des femmes n'est jamais frivole, elle est toujours politique. On l'annonce

maintenant haut et fort et on l'inscrit sur nos pancartes, non pas parce que c'est nouveau, mais pour sortir de l'ombre. Pour revendiquer ce qui se fait depuis aussi longtemps que les hommes nous excluent. Ils s'attachent à nous éloigner les unes des autres, et ce faisant, à nous écarter de l'espace public et de la sphère politique. Ils l'ont fait ouvertement par le passé, et continuent de le faire plus subrepticement. En se moquant de nos rendez-vous féminins, en tentant de diminuer la valeur que ces réunions ont à nos yeux, en essayant de nous faire croire que leur seule compagnie doit nous suffire et nous contenter.

Dans nos espaces féminins, c'est la sororité qu'on cultive. On y est peut-être superficielles, légères, et peut-être qu'on y parle de fringues, de cuisine et de couture. Ce n'est pas parce que ces centres d'intérêt sont considérés comme féminins qu'ils sont mauvais ni qu'il faut les abandonner. Ce n'est pas parce que les hommes pensent que les casseroles, c'est pour les gonzesses, qu'il faut cesser d'aimer ce qu'on aime dans l'espoir de se libérer. Derrière cette apparente superficialité, des actes forts sont à l'œuvre.

Nous avons le pouvoir de créer des espaces-temps au cœur desquels nous ne servons pas les intérêts des hommes. Où, hors de nos champs de vision, ils ne peuvent que flotter dans l'air, et seulement si on les invoque. Où on est libre de dire d'eux ce qui nous chante, et aussi de ne pas parler d'eux du tout : au contraire, de faire de la place pour tous les autres sujets du monde et de nos vies. Il y a là la certitude de trouver la nourriture métaphysique dont on a si cruellement besoin, car ces *no men's land* sont des zones où nos craintes, nos joies et nos colères ont le droit d'exister. Il y a, surtout, le refus d'être divisées, dans un monde qui voudrait que les femmes n'existent qu'en opposition les unes aux autres.

Femmes, rassemblons-nous : nos forces conjuguées sont redoutables et redoutées.

Je crois qu'il ne faut plus avoir peur de dire et de vivre nos misandries. Détester les hommes et tout ce qu'ils représentent est notre droit le plus strict. C'est aussi une fête. Qui aurait cru qu'il y aurait autant de joie dans la misandrie ? Cet état d'esprit ne nous

rend pas aigries ni esseulées, contrairement à ce que la société patriarcale veut nous faire croire. Je crois que la détestation des hommes nous ouvre les portes de l'amour pour les femmes (et pour nous-mêmes) sous toutes les formes que cela peut prendre. Et qu'on a besoin de cet amour – de cette sororité – pour nous libérer.

*Notes*

1. Haut Conseil à l'Égalité entre les Femmes et les Hommes. (s.d.). *Repères statistiques*. Consulté sur http://haut-conseil-egalite.gouv.fr/violences-de-genre/reperes-statistiques/

2. Stop Violences Femmes. (s.d.). *Chiffres de référence sur les violences faites aux femmes*. Consulté sur https://stop-violences-femmes.gouv.fr/les-chiffres-de-reference-sur-les.html

3. Stop Violences Femmes. (novembre 2018). *La lettre de l'Observatoire des violences faites aux femmes n° 13 — Novembre 2018. Les violences au sein du couple et les violences sexuelles en France en 2017.* Consulté sur https://www.stop-violences-femmes.gouv.fr/IMG/pdf/violences_au_sein_du_couple_et_violences_sexuelles_novembre_2018.pdf

4. Stop Violences Femmes. (novembre 2019). *Violences au sein du couple et violences sexuelles. Indicateurs annuels 2018.* Consulté sur https://www.stop-violences-femmes.gouv.fr/data/Synth%C3%A8se_Violences%20au%20sein%20du%20couple%20et%20violences%20sexuelles_novembre%202019.pdf

5. Encyclopédie Universalis. (s.d.). *Pédophilie. Données statistiques du phénomène en France.* Consulté sur https://www.universalis.fr/encyclopedie/pedophilie/5-donnees-statistiques-du-phenomene-en-france/

6. Renard, N. (9 avril 2012). *Les attributs du pouvoir et leur confiscation aux femmes. Le genre et l'espace.* Consulté sur https://antisexisme.net/2012/04/09/le-genre-et-lespace/

7. Leportois, D. (7 octobre 2019). *Le couple ou les convictions, une féministe hétéro aura difficilement les deux.* Consulté sur http://www.slate.fr/egalites/le-feminisme-lepreuve-du-couple-hetero/episode-1-repartition-inequitable-taches-genre

8. Duport, P. (15 mai 2019). *Offres d'emploi : les femmes postulent moins souvent que les hommes.* Consulté sur https://www.francetvinfo.fr/replay-radio/c-est-mon-boulot/offres-d-emploi-les-femmes-postulent-moins-souvent-que-les-hommes_3425639.html

9. Cain, S. (25 mai 2019). *Women are happier without children or a spouse, says happiness expert*. Consulté sur https://www.theguardian.com/lifeandstyle/2019/may/25/women-happier-without-children-or-a-spouse-happiness-expert

*Sommaire*

Misandrie, nom féminin ..... 13
Maquée avec un mec ..... 21
Misandres hystériques et mal-baisées ..... 29
Les hommes qui n'aimaient pas les femmes ..... 33
Que rugisse la colère des femmes ..... 43
Médiocre comme un homme ..... 53
Le piège de l'hétérosexualité ..... 59
Sœurs ..... 67
Éloge des réunions Tupperware,
des soirées pyjama et de nos girls' clubs ..... 73

*Remerciements*

Coline et Martin m'ont proposé d'écrire ce livre et ont, par la même occasion, participé à la réalisation de mon petit-grand rêve d'enfant. C'est avec beaucoup d'émotion que je les remercie pour leurs conseils et critiques, pour les échanges riches en réflexion, et pour leur confiance. Je salue Anaïs : sans elle, je n'aurais probablement jamais rien écrit de sérieux et l'avoir comme amie et comme partenaire d'écriture est un trésor. J'envoie des câlins à Lucie, qui a relu le début de cet ouvrage et y a apporté un regard exigeant et précieux – et qui est aussi, comme par hasard, une amie formidable. Merci infini à ma sœur Mariane, toujours là pour me sauver d'une panique existentielle (j'en ai eu plein pendant l'écriture de ce livre), et dont je suis si fière.

Je veux aussi remercier du fond du cœur

mes amies Laetitia, Nepsie, Béné et Sarah dont l'enthousiasme et le soutien m'ont aidée, régulièrement, à retrouver foi en mes mots. Un coucou au groupe des Meufs sûres qui m'a permis de conserver ma santé mentale pendant le confinement : notre girls' club numérique a été une bénédiction. Aux meufs de L'Échappée, collectif de lutte contre les violences sexistes et sexuelles, j'adresse mon admiration : leur engagement, leur courage, leur radicalité mais aussi leur douceur et leur bienveillance, dans l'individuel comme dans le collectif, sont des sources d'inspiration permanente.

Un merci spécial à toutes les personnes qui m'ont déjà soutenue sur Tipeee, et qui m'aident à construire, peu à peu, une vie faite d'écriture.

Un merci plein d'amour à Mathieu, pour avoir été le premier de nous deux à croire en moi.

Et évidemment, merci à Eleven d'être le petit chat le plus mignon de la Terre, mon phare dans la nuit. (Mais si tu pouvais arrêter d'arracher l'isolant de la porte, ce serait super, merci.)

*Pour aller plus loin…*

Si vous vous demandez comment envisager une vie un peu moins influencée par les hommes, j'ai concocté une petite liste d'œuvres sur divers supports, qui remettent (plus ou moins subtilement) en question l'hégémonie masculine. Souvent, dans le même temps, ces livres, podcasts, séries et films mettent en lumière des liens féminins forts et uniques. Coïncidence ? Je ne pense pas.

**Livres**

• *Nous les filles de nulle part*, de Amy Reed

Une lecture pour ados qui donne de la force, mettant en lumière l'énergie des jeunes femmes d'aujourd'hui pour lutter contre ce qui semble inamovible. Un discours percutant contre la culture du viol et les injonctions liées à la sexualité.

• *Sorcières*, de Mona Chollet

Cet essai qu'on ne présente plus redonne le goût de la solitude, de la sororité, d'être une femme pour soi et pour rien ni personne d'autre. Vieillir

en paix, refuser la maternité, puiser dans les savoirs ancestraux… tout un programme, non ? Soyons sorcières !

• *Dans la forêt*, de Jean Hegland

Un roman post-apocalyptique publié à la fin du siècle dernier, qui donne à entrevoir la vie sans les hommes, sans le capitalisme, plus proche de la nature et de nos sœurs. Tout n'y serait pas parfait, mais il y régnerait peut-être un peu plus de douceur.

• *Ma vie sur la route*, de Gloria Steinem

Autobiographie d'une des plus grandes figures américaines du féminisme, qui a toujours cultivé son indépendance par rapport aux hommes ainsi que ses liens avec les autres femmes. C'est aussi une belle occasion de partir sur les traces de l'histoire du féminisme !

**Podcasts**

• *Écoféminisme, 2e volet : Retrouver la terre* – Un podcast à soi

Dans la 2e partie de cette émission dédiée à l'écoféminisme, on découvre les Terres de Femmes, où femmes lesbiennes et hétérosexuelles vivent en communauté, loin du regard et des attentes des hommes. Libérateur.

• *Féminisme et fiction : se réinventer* – Les Trois Points

Le podcast libertaire donne à questionner la place des hommes et de leur rationalisme dans les sphères militantes. Laisser la place à l'imaginaire pour réinventer des possibles : un super-pouvoir féminin.

**Séries**

• *Sex Éducation*

Dans cette série, les jeunes femmes et leurs individualités se déploient, se rencontrent et crèvent l'écran. Leurs amitiés, belles et solides, leur permettent de s'épanouir. Quant aux garçons, ils apprennent à communiquer et à être vrais, avec eux-mêmes et les autres.

• *Jane the Virgin*

En cinq saisons, *Jane the Virgin* donne à voir les plus jolies relations entre femmes. C'est aussi un lieu privilégié, où les hommes ont le droit de ressentir et d'exprimer des émotions.

• *GLOW*

Fondée sur l'histoire vraie des *Gorgeous Ladies of Wrestling*, cette série et son casting féminin incroyable questionne la maternité, le mariage, l'ambition, l'indépendance, les rêves… Tant de questions qui traversent la vie des femmes.

**Films**

• *Portrait de la jeune fille en feu*

Céline Sciamma nous offre un univers où les hommes n'existent que loin de nous. L'amour y est lesbien mais aussi sororal, avec un trio de femmes qui se soutiennent, sur une île coupée du monde et de ses tumultes.

• *Beignets de tomates vertes*

L'adaptation cinématographique du roman de Fannie Flagg raconte une belle histoire d'amitié entre femmes, sur fond d'Alabama des années 1920, ainsi que la quête de sens d'une femme au foyer au mariage décevant.

• *L'une chante, l'autre pas*

Comme tous les films d'Agnès Varda, L'une chante, l'autre pas est un bijou. Dans les années 1970, la lutte pour la dépénalisation de l'IVG est ici incarnée par des femmes qui se soutiennent, dans une amitié et une sororité qui traversent les épreuves et le temps.

• *Mad Max : Fury Road*

Dans une autre ambiance, cet opus de la saga post-apo bien connue des hommes virils met cette fois à l'honneur Furiosa, une femme au nom évocateur qui se bat pour sauver les siennes. Max, quant à lui, doit avoir huit lignes de dialogue : tout ce qu'on aime.

Également parus aux éditions Monstrograph

**Collection Bootleg**

*De la pluie*, Martin Page, 2016

*Éloge des fins heureuses*, Coline Pierré, 2018

*Au-delà de la pénétration*, Martin Page, 2019 (épuisé) - nouvelle édition : Le Nouvel Attila, 2020

*Poétique réjouissante du lubrifiant*, Lou Sarabadzic, 2020

**Collection Minute Papillon**

*Les artistes ont-ils vraiment besoin de manger ?*, Collectif, 2018

*Les artistes habitent-ils quelque part ?*, Collectif, 2020 (à paraître)

**Collection Homemade books**

*Tu vas rater ta vie et personne ne t'aimera jamais*, Martin Page, 2014

*Petite encyclopédie des introvertis*, Coline Pierré, 2015

*N'essayez pas de changer : le monde restera toujours votre ennemi*, Martin Page et Coline Pierré, 2015

Ce livre a été écrit, relu et corrigé entre octobre 2019 et avril 2020, en écoutant en boucle les chansons de Clara Luciani, de France Gall et de Brigitte, et en buvant beaucoup de café. Au milieu de l'hiver, l'énergie d'en écrire les tous derniers mots a été puisée dans la sortie flamboyante d'Adèle Haenel, lors de la soirée des Césars. Après l'avoir terminé, l'autrice a fêté ça en se faisant tatouer. Il a été composé en Calendas Plus, corrigé et mis en page par Christine Cameau et imprimé durant l'été 2020 en Italie sur du papier Neve do ouro 90 g pour le compte des éditions Monstrograph. La collection Bootleg propose des textes impubliables ailleurs, refusés partout, plus disponibles, rares, bizarres, courts, des textes destinés à quelques lectrices et lecteurs : ce sont des livres pour les alliés et les amis, qui vivent grâce à l'enthousiasme de leurs lecteurs. Merci à eux.
Le logo de la collection a été réalisé par Clément C. Fabre, adapté de celui imaginé par Coline Pierré et Martin Page. Première édition : août 2020, Trélazé. Dépot légal : troisième trimestre 2020
978-2-9565361-6-1

www.uninvincibleete.com
www.monstrograph.com